

LA FABRIQUE

C'est l'histoire de Monsieur T : un homme sans histoire.

L'histoire donc, commence et finit, dans une petite ville de province tout à fait tranquille.

Par un beau matin de printemps, le vent caresse agréablement les feuillages des arbres et le soleil suspend à ses rayons le vert ondoyant des prés qui semblent avoir été mis à sécher sur le fil d'horizon. Toute cette joyeuse ambiance me fait siffler un petit air enchanté et c'est gaiement, somme toute, que je pédale sur cette petite route de province.

Je regrette un instant de ne pouvoir m'arrêter sur le petit marché qui se tient comme à l'accoutumé sur la Grand-Place, je contemple avec nostalgie les étalages de fruits colorés et de légumes frais, mais je m'empresse, pour ne pas perdre de mon entrain, de chasser de mon esprit toute ombre qui pourrait me gâcher le bon plaisir d'aller moi aussi faire mes courses, et à bicyclette ! S'il vous plait !

Je ne fais pas d'histoire moi, je suis un homme « sans histoire ». C'est ma fierté. J'ai été un bon travailleur, je crois pouvoir le dire, fidèle à mon patron que j'ai toujours considéré avec respect, mes enfants ont tous un métier et je me suis efforcé d'être bon pour eux comme je me suis efforcé d'être tendre avec ma femme.. Je vous l'ai dit, je suis un homme sans histoire.

Dans le nouveau supermarché : la caissière est électronique, alors en entrant je lui lance toujours un : « bonjour mademoiselle » sonnante et trébuchante.

Dans les vastes allées s'étalent le nécessaire absolu avec tout son éclectisme un peu flamboyant, et les zones bigarrées où se mêlent le fromage de Hongrie, le pâté en croûte de Bolivie, les prix chocs, les crèmes épilatoires et les pastèques de Hollande. Tout cela s'ouvre devant vous comme les véritables chemins de la providence.

Je ne maugrée pas, ni contre le prix de la salade, ni contre celui des avocats auxquels je renonce d'ailleurs, le plus souvent, puisqu'il y a là-dedans plus de noyau que de chair.

Ah ! Pour faire mes mots croisés j'ai besoin d'un taille-crayon.

Un taille-crayon classique.

C'est étrange pour moi d'avoir à acheter un taille-crayon, car voyez-vous, j'ai travaillé des années durant dans une grande fabrique de taille-crayons. Une de ces belles fabriques qui avait fait la fortune sinon la renommée de notre petite ville de province. Une fabrique de taille-crayons, du temps où l'on taillait encore les crayons, une fabrique somme toute, comme toutes les fabriques, avec son patron paternaliste et ses ingénieurs à la pointe, (dans une fabrique de taille-crayons être à la pointe est une obligation absolue).

Je ne veux pas du lot de trois taille-crayons même si le troisième est gratuit. Trois taille-crayons : qu'en ferais-je ? Dans une vie, on a besoin tout au plus d'un seul taille-crayon, de deux, seulement si, comme moi, l'on offre à son petit-fils le dernier taille-crayon d'une ancienne fabrique de taille-crayons dont on a été l'ouvrier modèle.

Je ne veux pas non plus du taille-crayon que l'on a assorti d'une trousse de crayons de couleurs : je fais des mots croisés pas des coloriages.

Je me suis donc résigné à prendre tout en bas de l'étalage un taille-crayon de marque chinoise, en matière plastique, car ceux en fer, les bons, ceux qui sont encore fabriqués par une

coopérative en Allemagne, ceux-là, je sais que je ne les trouverai pas dans ce supermarché. Car les taille-crayons en fer sont devenus un produit de luxe et ce supermarché est un supermarché de pauvres. Un supermarché pour les gens qui n'ont plus de travail. Car on leur a enlevé leur fabrique de taille-crayons pour aller produire ailleurs des taille-crayons moins chers, qui taillent moins bien les crayons. Et on a préféré leur donner à eux, en échange, l'aumône d'une allocation qui ne permet ni de faire ses courses sur le marché ni d'acheter un véritable taille-crayon. Non, l'allocation permet juste d'acheter ce qu'il y a de moins cher et qui est produit ailleurs, dans les villes de province des pays où l'on travaille pour moins cher à fabriquer des taille-crayons qui ne valent rien...

Devant le rayonnage de la papeterie, je me suis mis à pleurer doucement.

A travers mes larmes, j'ai vu le code barre du taille-crayon en matière plastique, et dessous un prix choc bien plus cher que le prix des taille-crayons de mon époque.

Un instant, j'ai pensé sortir le taille-crayon de son emballage et le mettre dans ma poche.

J'ai aussi pensé tout casser dans ce magasin pour les pauvres.

J'ai pensé que je deviendrai amer les jours suivants si j'achetais ce taille-crayons et que cette amertume me suivrait jusque dans mes mots croisés et donnerait à ma tranquillité une saveur bien désagréable.

J'ai pensé à mon petit-fils.

J'ai pensé à ma vie sans histoire.

J'ai pensé à ma joie par ce bon matin de printemps.

Ça, personne ne pourrait me le prendre.

Personne.

J'ai donc laissé le taille-crayon en matière plastique.

Et je suis sorti du magasin.

A la caissière électronique j'ai lancé goguenard : « Au revoir Mademoiselle. »